

**En toute liberté**  
*Je ne sais plus qui je suis*

Marie-Christine Lesage

---

Number 89 (4), 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16527ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Lesage, M.-C. (1998). Review of [En toute liberté : *Je ne sais plus qui je suis*]. *Jeu*, (89), 30–34.

# En toute liberté

C'est la colère qui m'a mise au monde.

Brigitte Haentjens

**E**lle a mis en scène Camus, Koltès, Müller, des textes actuels, des univers d'hommes qu'elle aborde de front, avec une lucidité tranchante, sans compromis, et une exigence remarquable. Rarement sort-on d'une de ses mises en scène mi-figue, mi-raisin, car elle a le don de faire sourdre la rage, la violence, une sorte d'énergie ultime, parfois morbide, qui paraissait sommeiller en deçà du seuil de la conscience. Femme entière dans ses choix artistiques, elle questionne, écorche la surface des choses de façon à en faire émerger l'image brute ou brutale de notre humanité chancelante et peut-être même déchue. Sans retour possible.

## Itinéraire

En mars 1998, on la retrouve là où on l'attendait le moins, à la tête d'un collectif de création : elle avait envie de satisfaire un goût de liberté absolue et d'explorer cette fois un territoire exclusivement féminin. Création de longue haleine, qui s'est étalée sur deux ans, *Je ne sais plus qui je suis* a pris naissance après qu'elle eut quitté la NCT : « L'année était déjà toute programmée dans les théâtres, et je me suis retrouvée les pieds dans l'eau professionnellement. Mauvais timing ! » Peut-être, mais heureusement que la carrière théâtrale a parfois des vides qui permettent de faire le plein artistique. « Je me suis dit : "J'ai envie de travailler avec des femmes." Spontanément, sans arrière-pensée. J'ai quand même souvent travaillé des matières masculines. La dramaturgie étant ce qu'elle est, on n'a pas tellement le choix. Je me suis beaucoup penchée sur la violence masculine, parce que c'est quelque chose qui m'intéresse particulièrement, et qui est très présent dans la dramaturgie contemporaine (Sam Shepard, Jeanne-Mance Delisle, Bernard-Marie Koltès). »

Si le thème de la colère féminine a émergé sans avoir été déterminé à l'avance, on peut néanmoins remarquer une cohérence dans le parcours théâtral de Brigitte Haentjens : de la violence chez les hommes, on passe à la colère chez les femmes. Et, surtout, on retrouve cette même façon de scruter les zones sombres, chaotiques et complexes de l'existence humaine. « En fait, je pense que ce spectacle préexistait en moi comme une statue enfouie dans l'inconscient, dont j'aurais ensuite patiemment déchiffré la forme avec un petit pinceau à maquillage. Après un premier laboratoire, je me suis aperçue que ce qui m'intéressait, c'était la violence féminine, autant reçue que donnée, et l'identité féminine, au sens large, au sens métaphorique ; j'ai commencé à faire des

## *Je ne sais plus qui je suis*

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE : BRIGITTE HAENTJENS. SCÉNOGRAPHIE : RAYMOND MARIUS BOUCHER ; COSTUMES : MARC SÉNÉCAL ; ÉCLAIRAGES : GUY SIMARD ; CONCEPTION MUSICALE : MICHEL F. CÔTÉ, EN COLLABORATION AVEC BERNARD FALAISE ; ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE : SONIA BÉLANGER ; COLLABORATION AU TRAVAIL DES CORPS : LYNDA GAUDREAU. AVEC LOU BABIN, LOUISE DE BEAUMONT, CÉLINE BONNIER, VIOLETTE CHAUVEAU, MARIE-FRANCE MARCOTTE, MARIE-CHANTAL PERRON ET JOHANNE-MARIE TREMBLAY. PRODUCTION DE SIBYLLINES INC., PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE LES DEUX MONDES DU 8 AU 29 MARS 1998.

*Je ne sais plus qui je suis,*  
création de Brigitte  
Haentjens. Sur la photo :  
Violette Chauveau, Céline  
Bonnier et Marie-Chantal  
Perron. Photo : Brigitte  
Haentjens.



recherches sur la colère pour m'apercevoir qu'il n'y avait pas grand-chose d'écrit sur celle des femmes, à part des livres féministes, d'ordre plus politique, ou des romans qui la mettent en scène. » Difficile de faire un spectacle avec sept femmes, qui porte sur la colère féminine, sans échapper à l'étiquette de théâtre féministe. Bien que Brigitte Haentjens se soit demandé, dans le programme, « comment aborder tout ça avec un regard féministe qui ne soit ni moralisateur ni psychologique », elle dit ne pas avoir voulu – consciemment – faire un spectacle sur la condition féminine, du moins pas au sens traditionnel du féminisme. Ce spectacle, au fond, se situe en continuité avec ce qu'elle n'a cessé de sonder auparavant (avec un auteur comme Müller, par exemple, un des rares auteurs masculins qui a un véritable amour du féminin, affirme-t-elle), soit les pulsions souterraines, la répression, l'obsession, et cette énergie intérieure dense et intense qui peut être à la fois créatrice et destructrice. Alors pourquoi les journalistes n'ont-ils retenu de cette création que le point de vue féministe, au point d'évacuer souvent la pertinence et la richesse de ce qu'elle explorait ? « Ce que je trouve drôle, c'est que les hommes expriment des univers d'hommes à tour de pièces, et on ne leur dit jamais que c'est un regard masculin. Et pourtant, Dieu sait s'ils s'expriment ! La création actuelle est très masculine, mais personne ne dit : "C'est masculin, ça n'intéresse que les hommes." Réduire une recherche comme celle-là à un aspect militant, sans s'intéresser au point de vue artistique, c'est une forme de refus, d'ostracisme. »

Pourtant, cette création, au-delà du regard féminin, offrait une matière aussi dotée d'une certaine universalité qui, à partir d'un point de vue particulier, en arrivait à évoquer les symptômes d'un malaise généralisé qui nous concerne tous, hommes ou femmes. Il est étonnant par ailleurs que personne n'ait relevé le lien entre le thème de



ce spectacle de Brigitte Haentjens et ses précédentes mises en scène de Koltès, Müller ou même celle de *Caligula* de Camus : cette créatrice poursuit une démarche très personnelle, qui fouille le côté obscur et irrationnel de l'âme humaine d'une façon à la fois crue et poétique. « Ce qui m'intéresse comme artiste, c'est d'analyser le chaos. Alors, dans des textes plus apaisés, je ne me reconnais pas tellement. J'aime les per-

sonnages féminins complexes et ambigus ; je trouve, par exemple, que le personnage de Léone dans *Combat de nègre et de chiens* est vraiment fascinant. Je me sens beaucoup d'affinités avec le théâtre contemporain. Le répertoire classique me semble muséologique. »



### Poétique du corps

La dernière fois que Brigitte Haentjens a fait un spectacle de création « pure », c'était en 1979. Aussi *Je ne sais plus qui je suis* est-il né d'un besoin de s'éloigner de la structure dramatique traditionnelle. « Je me sentais à l'étroit dans la dramaturgie, sauf chez Müller : avec lui j'avais l'impression de pouvoir respirer. Mais je me sens de plus en plus à l'étroit dans les

Céline Bonnier et Johanne-Marie Tremblay dans *Je ne sais plus qui je suis*, création de Brigitte Haentjens.  
Photo : Brigitte Haentjens.

textes, dans les théâtres, dans une certaine manière de faire du théâtre, codifiée. Dans la dramaturgie, il n'y a pas souvent de place pour le silence. Je trouve qu'il manque une respiration au théâtre. J'aime particulièrement Müller, parce qu'on peut laisser résonner ses textes. J'aime les textes poétiques, abstraits. »

Très peu de critiques ont parlé de la forme même du spectacle, comme on l'aurait fait pour une représentation de Koltès ou de Müller, alors qu'il s'y déployait une poétique du corps fort intéressante. *Je ne sais plus qui je suis* n'est pas un spectacle basé sur la parole, il a été travaillé à partir du corps, plus particulièrement à partir des gestes de la colère. Brigitte Haentjens affirme préférer axer sa direction d'acteurs sur les corps des comédiens, que la motivation psychologique ne l'a jamais intéressée : « Je comprends que ça fasse partie de la cuisine des acteurs, mais moi, ça m'ennuie royalement. » Dans cette création, elle a eu envie d'une structure poétique qui ne soit pas enracinée dans la parole ou le dialogue. Et sa façon plus impressionniste de travailler la colère et la violence à partir du corps lui a permis de faire jaillir organiquement la forme et le sens de la création, sans chercher à donner une signification préalable à l'ensemble. Le corps est le véhicule des énergies primaires, et la violence est une de ces énergies. L'intérêt de cette création résidait justement dans sa forme brute, fragmentée, où la matière explorée n'avait pas été réarrangée en mots, en un texte organisé selon une structure consciente. Il s'en dégageait une énergie que Brigitte Haentjens qualifie de *trash* et qui s'oppose à toute forme convenue et trop esthétisée.

Le spectateur était invité à pénétrer au cœur d'une zone interdite, celle des pulsions refoulées, là où les comportements obsessionnels et autodestructeurs n'ont pas encore été filtrés et censurés par la conscience. « J'ai travaillé par fragments, avec souplesse, en laissant le plus possible l'inconscient se manifester. Pendant très longtemps, je n'ai pas cherché à voir ce que ça disait. À un moment donné, j'ai eu l'image de femmes en prison. Ça m'a guidé pendant toute une phase de la création. Ç'a été comme un courant sous-jacent qui a nourri les actrices et qui m'a donné une sorte de structure personnelle. »

Paradoxalement, l'exploration de la violence féminine a rencontré quelques résistances : « Je crois que les femmes ont beaucoup de difficultés à accepter la colère. Même les actrices avec qui je travaillais – et Dieu sait si ce sont des filles émancipées ! – résistaient. Les femmes ont tendance à détourner la violence qu'elles ressentent : les pilules, la dope, l'alcool, l'automutilation. Les femmes sont pourtant violentes, enfin, elles l'expriment surtout verbalement. L'imaginaire féminin est hanté par des images de domination. » Amener les femmes à exprimer physiquement leur colère, sans trop esthétiser l'expression de celle-ci, est une façon pour la metteuse en scène d'opposer une énergie brute et provocatrice (elle fait souvent référence à Marianne Faithfull, à Björk) aux images aliénantes d'une féminité aux prises avec de nouveaux stéréotypes : l'obsession de la minceur, les vêtements et sous-vêtements hyper-sexy, la difficulté d'accepter un corps qui ne répond pas à la norme, le refus du vieillissement physique (pensons à toutes les crèmes, panacées et potions modernes qui promettent un rajeunissement instantané). Ce qui en a émergé sur scène était porté par un désir manifeste de fracasser ces images du corps aliéné, d'en montrer les effets dévastateurs et de faire exploser, dans une jouissance libératrice, toutes les pulsions refoulées physiquement.

### **Un spectacle trash ?**

Spectacle énergique et débridé, *Je ne sais plus qui je suis* présente une structure en forme de variations : la colère féminine constitue moins un thème qu'un motif, une matière concrète à partir de laquelle les interprètes modulent différentes tonalités. D'entrée de jeu, les sept femmes s'avancent vers le public d'un pas déterminé, arborant un air de plus en plus menaçant ; l'agressivité affleure à mesure que le rythme de la musique augmente. Elles portent toutes des robes très colorées, courtes, sexy. Suit une scène de masturbation où une comédienne, avachie sur une chaise, n'en finit plus de gémir, de nous faire entendre des sons profonds, rauques, qui vont en s'intensifiant jusqu'à atteindre un état paroxystique qui s'étire, où les cris sont exacerbés, exagérés, démesurés. En contrepoint, une autre femme ne cesse de lui crier d'arrêter en se bouchant les oreilles, agressée par ce qu'elle entend. La représentation joue souvent sur ce contrepoint scénique, plusieurs actions se déroulant au même moment. Elle recourt également aux processus de grossissements caricaturaux qui, souvent, tournent en dérision des comportements masculins ou féminins. Par exemple, une actrice (Céline Bonnier), la tête rouge feu, d'allure à la fois gamine et perverse, s'avance vers le public en trotinant pour lui montrer ses petites culottes. Puis elle fait mine d'uriner en sifflant entre ses dents ; elle en vient à imaginer qu'elle tient un pénis, prenant des allures très mâles, un peu cow-boy, les jambes bien écartées ; le pénis devient ensuite un long boyau d'arrosage avec lequel elle se douche, un lasso qu'elle fait virevolter



en l'air, et ainsi de suite pour enfin revenir au petit pipi féminin. Illustration ludique de la virilité masculine qui contraste avec la petitesse de l'appareil féminin...

Chaque femme porte en elle une colère réprimée et aucune ne réussit d'emblée à l'exprimer autrement que de façon un peu névrotique. L'une parle de couteaux et d'épées qui lui sortent du ventre, une autre débite les clichés d'une querelle de couple typique qui tourne mal, pendant qu'une troisième change de robe devant le miroir pour la dixième fois. Autant d'images révélatrices d'un malaise qui ira s'accroissant à mesure qu'avance le spectacle : celle qui enfiler des robes toujours plus *sexy* vient se vanter de sa taille, du fait qu'elle n'a pas de cellulite, qu'elle a un galbe parfait, des seins juste de la bonne grosseur, bref, que son corps répond à la norme. Il s'ensuit une vraie bataille de filles, où elles se tirent les cheveux, se traitent de laiderons, se roulent par terre, mais aucun coup de poing (geste de violence bien masculin) n'est échangé... Cette rage du corps qui explose au moment précis où l'une d'entre elles vantait la perfection de ses seins enclenche un mouvement plus radical d'expression de la colère, mais aussi de libération par l'excès. Libération du corps qui s'est trop longtemps retenu et qui a soif de tout ce qu'il s'est interdit, afin de répondre aux canons de la minceur : pizza, poutine, chips au ketchup, et autres délices du genre qui procurent une impression instantanée de plaisir. La femme au galbe parfait finit par enfiler toutes ses robes les unes par-dessus les autres, ce qui la fait paraître plutôt rondouillarde, et heureuse : elle rit enfin. Puis la rage explose : sur une musique *heavy metal*, les sept femmes déchaînées sautent, foncent sur le mur, le défoncent, balancent des chaises contre les tessons de verre qui bordent la scène, ajoutant au vacarme de la musique. Cette séance de défoulement collectif fait jaillir une énergie vraiment *trash*, intense et destructrice. Mais, mis à part ce moment, la création se présente moins comme un spectacle coup de poing que comme une série de variations, dramatiques et humoristiques, sur un même thème, celui de la colère des femmes. « Je pensais que je faisais un spectacle *trash* et quand j'ai regardé le spectacle à la fin, je me suis dit : "Ce n'est pas *trash* du tout !" Mais j'ai besoin sur scène de rigueur, trop sans doute ! Je pense que ce spectacle est très intime, en fait, je parle beaucoup de moi, pas dans le sens de ma vie privée, mais de ce qui me constitue. C'est un spectacle sur les différentes facettes de l'identité. Ma propre expérience de la colère est complexe et multiple. La colère fait partie de ma vie. Elle a aussi été ma survie, parce qu'elle m'a donné la force de partir ou de créer. Se mettre au monde en tant qu'artiste, pour une femme, c'est un énorme travail. J'appartiens à une génération de femmes pour laquelle il y avait peu de modèles féminins émancipés, peu de modèles d'artistes féminines. »

Il n'est pas étonnant de constater que ce spectacle qui parlait tant de la colère n'a cessé de nous ramener à la sexualité : que ce soit par la jouissance, la frustration, l'excès, cet *ubris* paraissait avoir ses racines dans la sexualité, là où se définissent le masculin et le féminin, un endroit obscur que Brigitte Haentjens aurait bien envie de fouiller davantage, dans une autre création... *trash* ? **■**